

DOSSIER DE POÈTE : II **MONIQUE W. LABIDOIRE**

Réalisé par Hédi Bouraoui



- **Entretien de Hédi Bouraoui avec Monique W. Labidoire**
- **Biographie et bibliographie**
- **Collection des photos**
- **Choix de poèmes**
- **Critiques**

Collection “Dossier D’Artiste/Poète” dirigée par

Elizabeth Sabiston,
Directrice du CMC

DOSSIER DE POÈTE:
MONIQUE W. LABIDOIRE

Réalisé par Hédi Bouraoui



Bouraoui, Hédi. 1932-
Dossier de Poète: Monique W. Labidoire

(Dossier D'Artiste/Poète)
ISBN 978-2-924319-34-5 9 (br)
ISBN 978-2-924319-35-2 (pdf)

Correspondance:

CMC Éditions
Canada-Mediterranean Centre
York University
356 Stong College
4700 Keele Street
Toronto, Ontario M3J 1P3
Tél: 416-736-2100 ext. 31004
Télé: 416-736-5734
cmc@yorku.ca
cmc.info.yorku.ca

Correction d'épreuves: Elizabeth Sabiston et Monique W. Labidoire

Mise en page: Jessica Abraham

Imprimé au Canada

Dépot légal : février 2018

© CMC Éditions et Monique W. Labidoire

ENTRETIEN DE HÉDI BOURAOUI AVEC MONIQUE W. LABIDOIRE

Note : Monique, tu es une amie de longue date et une excellente Poète dont j'aime et respecte l'œuvre. Merci pour ta brève et très modeste Notice bio-bibliographique qui nous permettra de bien faire connaître, ton œuvre prolifique et ton attachante personnalité. *La Revue CMC Review* est heureuse de t'ouvrir ses pages. J'aimerais te poser quelques questions et tu répondras, en toute liberté et en toute amitié, à tout ce qui concerne ta vie d'écrivaine et de poète qui a pratiqué avec bonheur la poésie, l'essai, le récit et autres « Animations et présentations de poètes ».

Hédi Bouraoui :

Je sais que tu es née, à Paris d'une famille d'émigrés hongrois, pendant la seconde guerre mondiale. Je ne veux pas être indiscret, ni te faire revivre cette période douloureuse, mais j'aimerais que tu nous parles de l'atmosphère intellectuelle et artistique familiale et surtout des lectures que tu as faites pendant ton enfance ? Et lors de ton adolescence ?

Monique W. Labidoire:

Les livres sont apparus très tard dans mon enfance puisque mes toutes premières années se sont passées dans un orphelinat, loin de mes deux parents. Mon père, déporté en 1942, — je ne l'ai pour ainsi dire pas connu car il n'est pas revenu — et ma mère qui était pourtant de confession protestante fut contrainte de se cacher sous peine de devoir dévoiler la cache de ses deux enfants. À l'orphelinat, il y avait le Nouveau Testament et le Livre d'heures que les religieuses lisaient à haute voix. Et quelques lectures, au parloir, réservées aux plus grandes. Que dire de l'atmosphère intellectuelle et artistique qui pouvait régner dans ma famille d'exilés hongrois après la seconde guerre mondiale ? Il fallait survivre. Survivre à l'épreuve de la déportation et l'assassinat de nos proches par les nazis, survivre matériellement. Pourtant oui, quelque chose existait dans ma famille que je pressentais sans le concevoir dans sa plénitude.

Mais il n'y avait pas d'intellectuels proprement dits. Ma grand-mère, issue d'une famille protestante de la petite bourgeoisie paysanne hongroise a épousé un artisan dinandier qui avait fait le tour d'Europe avec les Compagnons du Devoir et qui était devenu ferrailleur pour des raisons économiques. Je n'ai pas connu ma famille paternelle, tous victimes de la Shoah. Moi, je suis née en France. Mais très vite je me suis sentie d'ailleurs. Chez moi, on ne parlait pas la même langue qu'à l'école et je n'ai pas compris immédiatement que l'apport de deux cultures est toujours un enrichissement. Mes grands-parents évoquaient leur pays avec beaucoup de nostalgie et je dirai même de joie nostalgique. Chacun devait travailler pour subvenir aux besoins matériels. Ce n'est donc pas de vie intellectuelle ou artistique dont j'ai été nourrie mais de solidarité familiale et de volonté d'intégration dans un pays d'accueil.

2. H. B. : Au Lycée Edgar Quinet, y-a-t-il des écrivains et / ou poètes (français ou étrangers) qui t'ont particulièrement marquée ? Pour quelles raisons ? Et comment ?

M. W. L. : Avant même de parler du lycée que je n'ai intégré qu'en classe de quatrième pour des raisons que je ne développerai pas ici, il y a eu l'école de la république qui m'a beaucoup apporté. Des institutrices attentives et compétentes transmettant leur savoir avec souvent beaucoup d'intelligence et auxquelles, personnellement, j'avais envie de rendre, en travaillant bien, ce qu'elles me donnaient. La lecture et l'écriture ont immédiatement rempli mon existence. J'ai compris que les livres seraient mes lieux de vie et dès que j'en eu l'occasion, vers 7 ou 8 ans j'ai commencé à lire tout ce qui était à ma portée, de la Comtesse de Ségur aux romans de Heidi, personnage mythique de la littérature suisse romane. Ma sœur de 5 ans mon aînée avait déjà fait tout un parcours que j'ai suivi, de bibliothèque de quartier en emprunts divers. Entrant au lycée, j'avais déjà lu le Dumas des « Trois mousquetaires » et le Hugo des « Misérables » ainsi que quelques romans phares de la littérature anglaise dont ma sœur raffolait. Mais j'ai rencontré avec bonheur, Corneille,

Racine, Molière, La Fontaine, les vers classiques et quelques poètes comme du Bellay ou Hugo. Pour les Villon, les Rimbaud, Baudelaire et mes contemporains il a fallu que je les découvre seule. En fait à cette époque je ne comprenais pas tout le sens de ces tragédies et seuls les mots, la musique et les rimes m'emportaient dans leur tourbillon.

3. H. B. : Peux-tu retracer un peu la période où tu as découvert et où tu t'es investie en littérature avant de rencontrer Guillevic ?

M. W. L. : J'aimais lire, passionnément. Mais jusque l'âge de 16, 17 ans environ, je ne savais rien de la création littéraire. Il a fallu un concours de circonstances pour que j'écrive mon premier poème et que me vienne l'évidence : j'écrirai et j'écrirai des poèmes. Mais avant d'écrire des poèmes j'avais bien compris qu'il me fallait lire les poètes aussi me suis-je lancée à cœur perdu et un peu au hasard, bien qu'aidée par des anthologies, dans la lecture des poètes. J'étais bercée aussi par la littérature de la vieille Europe qui était le fondement des lectures de ma mère. Thomas Mann, Arthur Schnitzler, Stefan Zweig, puis par Virginia Woolf qui m'a énormément marquée par deux de ses ouvrages « La traversée des apparences » et « Une chambre à soi ». Les sœurs Brontë aussi. Plus tard je découvris Beauvoir, Camus, Robbe-Grillet, Kafka, Yourcenar, Duras et beaucoup d'autres de ma génération, Le Clézio, Modiano... Le nouveau roman n'était plus le roman d'hier et je m'interrogeai sur l'objectivisation du sujet et des émotions. J'ai écrit quelques romans qui n'ont pas été publiés bien que remarqués dans plusieurs maisons d'édition.

4. H. B. : Ta rencontre avec Guillevic en 1962 a été « déterminante pour {ton} devenir de poète ». Cette période est un tournant important dans ta vie. Peux-tu expliciter ce changement qui t'a marqué de l'Amour de la poésie ?

M. W. L. : Bien évidemment, ce fut une rencontre décisive que j'ai déjà évoquée à plusieurs reprises en divers lieux. Grâce à

ma mère qui avait compris que l'écriture devenait importante pour moi, j'ai fréquenté l'Institut Hongrois pour améliorer ma pratique de la langue et assister à des conférences ou participer à des divertissements, des hommages, des commémorations. À l'époque j'avais commis quelques petits poèmes dont j'étais incapable de juger la qualité mais qui me venaient du fond du cœur, écrits dans une malhabile sincérité, nous avons tous connu cela ! Ma mère a tenu à ce que j'en publie quelques-uns, à compte d'auteur car ni elle ni moi ne connaissions rien de ce milieu. Fausse piste bien sûr.

Mais revenons à ma rencontre avec Guillevic. Ce soir-là, on fêtait la sortie d'un livre intitulé : « Mes poètes hongrois » dans le choix et la traduction d'un certain Guillevic. J'avais déjà rencontré le nom de Guillevic — parmi d'autres plus connus du grand public tels Eluard et Aragon — dans une anthologie des poètes hongrois où il apparaissait comme traducteur, dans les Lettres Françaises auxquelles j'étais abonnée. Je ne savais rien du Guillevic, poète français. Je ne connaissais que le traducteur mais je l'avais remarqué pour la qualité et la justesse de ses traductions puisque j'avais la chance de saisir au moins rythme et musique de la langue hongroise sinon complètement le sens. Aussi ai-je osé m'approcher de lui, affable et souriant et évoquer le plaisir que j'avais eu à découvrir ses traductions-adaptations (il ne connaissait pas le hongrois) et principalement celles qu'il avait faites de plusieurs poèmes d'un poète que j'aimais particulièrement Attila Jozséf. La suite est simple, nous ne nous sommes plus quittés. Une grande amitié nous a liés pendant 35 ans à laquelle mon époux André s'est joint quelques années plus tard. Guillevic a été d'ailleurs l'un des témoins à notre mariage et comme nous n'avions rien prévu pour notre voyage de noces il lui a semblé évident de nous emmener avec lui, dans sa Bretagne, à l'île de Groix. La Bretagne a favorisé une amitié solide à ces deux Bretons d'origine. Et puis nous allions souvent, André et moi, passer nos fins de semaine dans sa maison de la Forêt Sainte-Croix ; pour Eugène, nous étions ses petits Labidoire. Au cours de ces années nous avons eu la chance de rencontrer beaucoup de poètes, de peintres, dont André Frénaud, Jean Follain, Paul Chaulot, Robert Sabatier, Serge Brindeau, Serge Wellens, Jean

Breton, Jean Dubacq et tant d'autres et aussi des « camarades de parti » d'Eugène avec lesquels nous passions des soirées mémorables.

Un très bon souvenir encore. Les journées internationales du PEN-CLUB eurent lieu à Budapest en 1966 et Guillevic a eu l'idée de m'y faire inviter, non pas en tant que poète, je ne l'étais pas encore, mais arguant que je pouvais me rendre utile dans ce contexte. Le coordinateur de cette rencontre, le poète György Somlyó a généreusement accepté et j'ai pu effectivement faire le lien et faciliter les rapports entre quelques poètes hongrois et quelques poètes français.

Sur 35 années d'amitié il y aurait beaucoup à raconter et les séjours que nous avons faits ensemble en Bretagne sont des plus émouvants et des plus éclairants sur la poésie de ce grand poète. Être avec lui parmi les menhirs à Carnac, observer les rocs, revoir la maison où il vécut à St-Jean Brevelay, manger des crêpes, boire le cidre Guillevic fabriqué avec les pommes du nom de Guillevic que l'on ne récolte qu'en Bretagne, retrouver les poèmes sur les lieux mêmes de leur inspiration, tout cela m'a fait vivre le poème intensément.

5. H. B. : Veux-tu bien élaborer les rapports que tu as eus avec Guillevic dans tous les domaines de la poésie ? Lui as-tu fait lire tes poèmes ? T'a-t-il conseillé de publier au début de ton parcours de poète ?

M. W. L. : Avant de lui faire lire mes poèmes, je n'en avais pas encore écrits beaucoup, je lui ai demandé de me faire lire les siens et ceux des poètes qu'il aimait. La découverte de sa poésie a été pour moi un choc, un réel bouleversement. Il m'a fait lire son premier livre publié chez Gallimard en 1942 « Terraqué » et immédiatement je me suis sentie en complète adéquation avec ce rythme, ces blancs qui me laissaient tant d'espace. J'en ai lu quelques autres et j'ai compris qu'on (il) pouvait écrire le poème d'une armoire, d'un bol, de bouteilles. On (il) pouvait écrire sur les rocs, la mer, les gens, on pouvait écrire sur ce qui était encore pour moi douleur et énigme : « Les charniers ». Guillevic inventait

une écriture poétique, utilisait les mots de tous les jours. Il suffisait, me disait-il en synthèse, de les démêler, puis de les assembler, de faire résonner le silence afin que ces mots disent et bousculent soi-même et le lecteur. Écrire chaque jour, ne pas lâcher le poème. C'était sa façon de me conseiller car jamais il n'a « corrigé » un de mes poèmes. Quand il a lu « Saisir la fête », titre emprunté à l'un de ses poèmes avec son accord, il a décidé de préfacer le recueil et de le présenter à Guy Chambelland qui à l'époque avait une très bonne image et l'a conservée jusqu'au bout et qui a édité nombre de nos amis poètes.

6. H. B. : J'ai noté que Guillevic a préfacé ton recueil : *Saisir la fête*, et qu'il a écrit la Postface à *Natures illimitées*. Peux-tu nous parler un peu plus concrètement de ces deux interventions précises ?

M. W. L. : Le titre de « Saisir la fête », comme je viens de le dire, est emprunté à un vers de Guillevic. Ce qu'il est plus intéressant de savoir, c'est que ce recueil a été entièrement écrit, ou presque, dans la maison de la Forêt Sainte-Croix, sur le bureau même où Guillevic écrivait lui aussi des poèmes. Et mon regard intégrait ainsi le même paysage que celui qu'il avait sous les yeux quand il était à cette même place. Pour une raison dont je ne me souviens plus, je suis restée seule dans cette maison pendant plusieurs jours, Jacqueline et Eugène n'y revenant qu'en fin de semaine. J'étais complètement plongée dans l'atmosphère guillevicienne et selon la méthode dictée par le poète, j'écrivais chaque jour, faisant surgir le poème en écho aux observations, à la contemplation, aux mots échangés avec le poète. Ce fut une très belle expérience et Guillevic s'y retrouvant sans doute un peu a décidé de préfacer le recueil. Quant aux « Natures Illimitées » c'est dans l'intime d'une conversation que Lucie Guillevic, l'épouse du poète, suggéra une préface. Guillevic en a fait très peu, quelques lignes parfois sur un recueil mais ses préfaces ou postfaces sont très rares. L'amitié a sans doute dicté son geste.

7. H. B. : Quels sont les rapports que tu as eus avec tes éditeurs ? Comment tu t'y es prise à publier tes livres de poésie ? Peux-tu préciser les difficultés et / ou les plaisirs à travailler avec les Éditeurs ? Tu as publié chez plusieurs d'entre eux... je te demanderais surtout sur ceux ou celles qui ont été les plus important(e)s pour toi ?

M. W. L. : C'est donc Guillevic qui m'a conseillé Guy Chambelland chez qui j'ai publié mes deux premiers livres « en souscription » comme cela se faisait. Puis j'ai été amenée à connaître les frères Breton et j'ai continué à publier chez eux plusieurs recueils. Je n'ai pas rencontré de réelles difficultés pour publier et tant que j'acceptais la souscription tout a été assez facile, honnête, rapide. Mais les bons rapports avec mes premiers éditeurs s'arrêtaient, comme pour nombre d'entre nous, à l'édition. Aucune diffusion n'était réalisée et il fallait tout faire soi-même. Et comme tu le sais, nous les poètes nous ne savons pas bien « nous vendre ». Ce n'est que depuis une vingtaine d'années, d'abord avec la Galerie Racine toujours tenue par un Breton fils, Alain, qui a vaillamment repris le flambeau et Elodia Turki qui m'a demandé un livre, puis deux, sans contrepartie que j'ai trouvé une meilleure présence dans les milieux poétiques. Puis Robert Dadillon (Editinter) qui a fait un travail remarquable pour être présent sur les réseaux informatiques, la Fnac, le dépôt chez les libraires et auquel je veux rendre hommage ici car ce fut un réel bonheur de travailler avec lui. Et maintenant chez Alcyone qui publie mes derniers recueils, sans oublier les éditions « Le passeur » pour « Le jardin obscur » avec Alain Duault, jeune maison d'édition très dynamique. Désormais, je suis visible dans les milieux poétiques, je suis présente dans quelques revues, les rencontres, les colloques, et j'ai « présenté » tant de poètes que les choses se font un peu plus naturellement. Mais si l'édition n'est pas trop difficile, la diffusion reste un réel problème.

8. H. B. : Tu as écrit des livres sur / autour de la Poésie « à deux voix » : *Dans le jardin obscur* avec Alain Duault et *Épeler le monde* avec André R. Labidoire. Quels en sont les enjeux ?

Les satisfactions ? Les avantages ? Les contraintes ? Les inconvénients ?...

M. W. L. : « Épeler le monde » est une pour ainsi dire un défi. Elodia Turki que je viens de citer, venait de créer une collection « à deux voix » et m'a demandé, car elle savait qu'André écrivait aussi mais dans d'autres domaines, si nous pourrions lui donner quelque chose. Sur le coup, je n'étais pas très d'accord. La poésie c'était mon domaine et s'il est grandement partagé par mon cher compagnon, je n'avais jamais pensé que nous pourrions en partager l'écriture. Comme nos histoires coïncidaient et pour cause, j'ai commencé à écrire en puisant dans les sources de notre rencontre, de nos échanges profonds et je dois dire que nous n'avons pas mal réussi. Nous avons eu la satisfaction de resserrer nos liens par la mémoire, par ce qui nous tient l'un et l'autre le plus à cœur : comprendre le monde, notre monde à travers la langue et les mots, cette fraternité de la parole chère à Andrée Chedid.

Pour le « Jardin obscur », c'est à la fois différent et semblable mais pas au même niveau. Alain Duault et moi nous nous connaissons depuis, allez il faut le dire, plus de cinquante ans. Nous étions très jeunes, surtout lui puisqu'il n'avait pas dix-sept ans. Nous nous sommes immédiatement sentis en phase. J'étais la grande sœur et lui le petit frère. J'ai tout de suite senti chez lui l'étoffe d'un très bon poète et il s'est totalement impliqué dans l'écriture. Permetts-moi une incise sur les circonstances de notre rencontre. À l'époque j'étais jeune et naïve, le monde ne m'appartenait pas encore mais j'avais de grandes espérances ! C'est à peu près dans ces années-là que j'ai créé, avec quelques autres, une association du nom de « Union Poétique », encouragée grandement par Guillevic. Nous nous réunissions fréquemment, échangeions des poèmes et un beau jour suivant l'exemple d'autres associations poétiques, j'ai décidé d'élargir nos rencontres à quelques amis et à un public pas nombreux, certes, mais passionné. En première partie nous disions nos poèmes, nous les apprentis-poètes, puis nous avions notre « grand » invité. Tu peux penser, mon cher Hédi, que le premier a été Guillevic. Grâce à lui nous avons invité bon nombre de poètes vivants,

Frénaud, Follain, Chaulot, Rousselot, ceux déjà cités plus haut que j'avais connus à la Forêt Ste-Croix, nous étions « engagés » et recherchions une poésie un peu militante mais militante en poésie bien sûr. C'est à ce moment-là que j'ai correspondu avec Langston Hughes qui n'est pas venu à Paris mais nous a envoyé des inédits qu'André a traduits. Notre plus grand succès a été une soirée Boris Vian dont on ne parlait plus guère à l'époque et qui a réuni un public d'une centaine de personnes dans la salle des Sociétés Savantes à St-Germain-des-Prés. C'est lors d'une de ces soirées qu'Alain Duault se présenta timidement à moi, me fit lire ses poèmes et intégra le groupe. Après quelques années, avec mon travail, la naissance de mes deux fils et le manque de relais pour poursuivre les séances, j'ai dû abandonner l'Union Poétique. Ce fut une très belle expérience.

Mais nous avons continué à nous voir de temps à autre. Sans nous perdre de vue. Alain Duault, était visible grâce à l'invitation de Bernard Pivot à Apostrophes pour son premier Livre de poèmes chez Gallimard, « Colorature », puis l'émission régulière d'Opéra sur FR 3 avec Eve Ruggieri, ses livres sur la musique, l'ont fait connaître par les médias comme musicologue plus que comme poète. Il y a eu un temps d'absence entre nous car nous avions nos vies prenantes et trépidantes, la famille, les circonstances de la vie, mais l'amitié est restée tout entière grâce à nos livres et à par ce que nous avons vécu et tenté ensemble.

Revenons à l'expérience du « Jardin obscur ». Justement, nous échangeons sur nos livres, j'avais beaucoup travaillé sur son œuvre, publié des articles dans les revues, nous avons échangé sur nos lectures comme cela se fait entre amis poètes. Il a voulu fixer ma parole poétique et a décidé de m'envoyer une sorte de questionnaire comme celui qui nous intéresse aujourd'hui mon cher Hédi. Très centré sur l'état d'être du poète par rapport à son travail d'écriture. J'ai donc commencé à répondre à ses questions et immédiatement j'ai ressenti le désir de lui poser moi aussi des questions. C'est ainsi qu'un dialogue s'est établi chassant au galop le monologue dans lequel je n'étais pas très à l'aise. Une merveilleuse expérience qui nous a permis de mieux nous aimer et de n'être pas seulement dans l'approche de l'autre mais bien dans son processus fécond de création. Il n'y a pas

eu de contraintes bien au contraire. Des échos positifs nous ont permis une grande liberté.

9. H. B. : Je sais que *Mémoire du Danube / Mémoire d'Absence* est « le noyau dur de {ta} poésie ». Pourrais-tu expliquer pourquoi et comment ce noyau est à la base de tout ce que tu écris en poésie ? Excuse-moi d'évoquer ici cette mémoire douloureuse, mais on ne peut pas la mettre de côté. Et si tu veux bien, donne-nous tes sentiments sur la décision de Mario Selvaggio de traduire ce livre en italien au lieu de considérer une sorte d'Anthologie de tes poèmes ?

M. W. L. : Je crois que le poème vient principalement d'un vécu, d'une expérience et ce vécu et cette expérience nous permettent de donner naissance à notre identité même si elle reste souvent entourée d'un flou artistique ! C'est toujours l'incertitude. Mais en nous connaissant un peu mieux nous-mêmes il nous est possible de mieux comprendre les autres, d'être plus ouverts, d'avoir moins peur de l'inconnu. Ma propre expérience m'a conduit à l'enfer dès mon plus jeune âge et je le raconte dans mon récit autobiographique, « 1942, Une enfance et un peu plus » Qu'est-ce qui m'a formée et déformée ? Quelle est cette histoire terrifiante que j'ai vécue enfant, la cache, l'absence, la séparation, la mort et dans des conditions épouvantables. C'est pourquoi dès les premiers poèmes j'ai tenté d'approcher cette mémoire et de « raconter » le poème. Un « narratoème » peut-être si tu me le permets mon cher ami. Lorsque l'épouvantable s'inscrit dans une vie, on ne peut pas l'oublier. Et cet épouvantable était lié à une autre expérience, celle de mes origines hongroises bien plus heureuses, d'où « Mémoire du Danube » suivie de « Mémoire de la barbarie ». Je suis habitée par cette identité. Juive par le camp de concentration et la mémoire de la Shoah, protestante du côté de ma mère et catholique par baptême forcé. Que Mario Selvaggio ait choisi de traduire ce recueil dans son intégralité me confirme dans mes origines, dans mon identité de femme et de poète. J'en suis profondément touchée car c'est ce livre qui doit être le plus proche de ma vérité. Savoir qu'une autre personne

puisse entrer profondément dans ces poèmes-là en particulier, c'est comme si un archéologue mettait au jour des sources redevenues vives que l'on gardait cachées en soi. Et même si on a écrit, publié, relu de nombreuses fois ces poèmes, il y a une remise à nu des textes très questionnante. Avec Mario Selvaggio, c'est un dialogue intérieur unique dont nous ne sommes pas encore conscients. En tout cas, en ce qui me concerne.

10. H. B. : Comment considères-tu la réceptivité de ta poésie dans les journaux ? Les Revues ? Les Médias ? Quelles en sont les satisfactions ? Les frustrations ?

M. W. L. : Il faut beaucoup de temps pour réussir à être présent dans certaines revues pourtant nombreuses et variées. Dans notre petit microcosme poétique tout marche par réseaux d'amitié. C'est du donnant, donnant. Mais pas toujours. Il y a des poètes auxquels tu donnes beaucoup et qui ne pensent jamais à toi dans des circonstances données. Oui il y a des frustrations quand tu considères que certains sont toujours en tête d'affiche ou reçoivent des prix considérables alors que d'autres plus méritants (selon soi bien sûr) ne sont jamais ou rarement récompensés.

11. H. B. : Tu as aussi publié des essais ? Peux-tu nous parler en détails de ce volet de ton écriture ? Les enjeux et les défis ? Dans quel sens est-ce « Aventure » que de le faire avec Guillevic et 9 poètes contemporains ?

M. W. L. : Comme j'ai beaucoup travaillé sur l'œuvre de Guillevic et fait de nombreuses présentations de poètes au « Mercredi du Poète » ou dans d'autres associations poétiques, j'avais sous la main un matériel qui me semblait intéressant. À la suite du colloque Guillevic organisé par York University sous la direction de Sergio Villani et de toi-même Hédi dont je sais que Lucie Guillevic vous restera toujours très reconnaissante car ce premier colloque en a initié beaucoup d'autres, j'ai pu

participer à de nombreuses rencontres, colloques universitaires, lectures. Et je me suis aperçue avec l'appui et l'assentiment de Lucie Guillevic que mes interventions n'étaient justement pas « universitaires » au sens strict d'une règle mais donnait plutôt le regard d'un poète sur un autre poète ce que j'essaie toujours de faire dans mes lectures critiques. Lucie m'a encouragée à faire ce livre et j'ai choisi huit poètes auxquels je m'intéressais à ce moment-là et que je connaissais personnellement. Aventure oui. La poésie est toujours une aventure, hors du commun. Un plongeon dans un océan inconnu.

12. H. B. : Tu as aussi publié des « Livres d'artiste ». Comment se passent les rapports et les relations entre poètes et artistes pour faire un livre en commun ? Encore une fois, quels en sont les avantages et les inconvénients ?

M. W. L. : Il y a peu à dire et beaucoup à dire. Question de rencontres là aussi. C'est souvent le peintre qui propose un accompagnement au poète. À la base, j'ai toujours travaillé avec des artistes qui me semblaient correspondre à mon écriture. Jacky Essirard pour « ChinaTowns », Michel Bénard pour le « Jardin dans la presqu'île », Marie Alloy pour « Mémoire du Danube » sont en belle adéquation avec les textes. Les encres de Sylvaine Arabo pour « D'une lune à l'autre » renforcent l'émotion que peut susciter le poème. Parfois, ça ne marche pas si bien. C'est pourquoi je salue l'initiative de Germain Roesz qui propose le contraire. C'est le poète qui donne des poèmes inspirés par une œuvre picturale. Je dois dire que j'ai beaucoup aimé collaborer à ce travail avec la peintre Marie-Pascale Engemann.

13. H. B. : Un Récit : Peux-tu nous parler de ce genre littéraire et pourquoi tu as choisi d'écrire dans ce genre précis ?

M. W. L. : Ce récit a développé une série de poèmes que j'avais écrits sur le thème de mon enfance, poèmes parus dans « Requiem pour les mots », « 1942, Une enfance et un peu plus ». Par un

bel après-midi d'été, j'ai écrit les premiers mots de ce récit et si ce n'était pas « Longtemps je me suis couché de bonne heure », ce fut : « Ça y est ! Jojo est devenu un ange » et le livre a été écrit pratiquement d'un seul souffle en quelques semaines. Il m'a fallu beaucoup de détermination pour écrire ce récit car je levai le voile sur une période difficile de ma jeune vie et je tenais à en faire surgir bonheur plutôt que malheur. Mais ma forme privilégiée reste vraiment le poème.

14. H. B. : Tu as publié un livre de poésie pour enfants. Parle-nous de ton livre *L'âne et la myrtille*. Titre alléchant ! Veux-tu bien nous en parler et de tout ce qu'il t'a apporté ?

M. W. L. : C'étaient des poèmes pour mes enfants. Au lieu de leur raconter une histoire le soir au coucher, je leur lisais un petit poème (entre deux histoires quand même) et chaque âge avait son poème. En fait c'est l'éditeur de la Bartavelle chez qui j'ai publié plusieurs recueils qui cherchait des poèmes pour enfants et qui m'a demandé si je n'en avais pas en réserve. C'est ainsi que ce petit livre est né.

15. H. B. : De tous les genres littéraires, c'est la poésie que tu sembles privilégier et pratiquer. Pour quelles raisons ? Et dans ce domaine, tu préfères écrire en prose poétique et son lyrisme intérieur qu'en vers plus ou moins classiques et rimés. Pourquoi ?

M. W. L. : J'avais été bouleversée par l'écriture de Guillevic. Nous n'étions pas habitués à ces petits poèmes, denses, percutants, quelques mots au milieu d'une page, des poèmes de quelques lignes et encore pas sur toute la largeur de la page, il y avait là une vraie liberté, une invention, un rythme intérieur, influence que l'on peut trouver dans quelques-uns de mes premiers poèmes. J'ai compris que je devais trouver ma propre forme, ma rythmique, mon espace. Il faut dire aussi qu'après « Saisir la fête », je n'ai rien publié pendant 11 ans. Pourquoi ?

C'est l'époque où grâce à Guillevic j'ai rencontré beaucoup

de poètes contemporains et découvert la poésie contemporaine. En deux mots, j'avais besoin de lire, relire, comprendre ce qui faisait la poésie et les poètes. J'avais besoin de remonter dans la chronologie et de mesurer où j'en étais. Et j'en étais au tout début. Et je ne découvrais pas seulement les poètes mais les autres arts, la peinture, la sculpture, la musique et pas seulement les classiques mais les modernes comme tous les jeunes gens. Et comme un certain Hédi Bouraoui qui publiait à cette même époque, je pensais qu'on ne pouvait plus écrire comme nos anciens mais qu'il fallait les connaître, les reconnaître et que chaque temps appelait à une autre « voyance » qu'il fallait inventer, renouveler et toujours en s'engageant pleinement dans un idéal. Aussi pendant presque onze années, je n'ai plus publié. « Arythmies », le recueil publié après ce silence a été un livre important pour moi. J'écrivais des poèmes en prose sur des sujets-objets en recherche d'harmonie et de beauté. Ce livre est passé presque inaperçu, et aujourd'hui encore, alors qu'il représente pour moi un certain « art poétique ». On l'a jugé trop cérébral, trop intellectuel, trop conceptuel. Mais le poème en prose n'était pas encore tout à fait né sous ma plume, j'ai cédé aux critiques en renouant avec des sujets plus concrets et « Cassures » titre qui tentait lui aussi à briser l'état des lieux de mon identité féminine est plus récit-poème que poèmes. Les recueils suivants m'ont aidée à reconnaître ma forme et mon rythme, la puissance du langage et des mots pour enfin fixer ma manière faite de blocs de mots et sous l'influence guillevicienne de beaucoup de blanc afin de laisser le lecteur à ses propres rêves.

16. H. B. : Tu es présente dans des Anthologies. Quels en sont les avantages ? Les restrictions ? Les difficultés à en faire partie ? Les inconvénients éditoriaux ?

M. W. L. : Question de réseaux là encore. Comme j'étais très occupée par ma vie professionnelle et heureusement familiale je n'avais pas que la poésie pour vivre. C'est à l'âge de la retraite que j'ai pu prendre mon temps pleinement, aller ici et là, entretenir

les amitiés. Dans ce milieu comme dans beaucoup d'autres, il faut être présent ! J'apparais dans des anthologies où je n'ai pas fait le choix de poèmes par exemple, mais une œuvre doit aussi vivre sans son auteur.

17. H. B. : Généreuse et altruiste, tu as collaboré à plusieurs Revues et tu as écrit beaucoup sur les poètes et leurs productions. Peux-tu nous indiquer les satisfactions et les difficultés avec les éditeurs de revues ? Les gratifications et les critiques de poètes étudiés (e)s ?

M. W. L. : Les éditeurs de revue sont aussi demandeurs, il ne faut pas l'oublier. Et dans ce cas-là c'est un échange fructueux. Si l'on écrit sérieusement un article et pas seulement superficiellement en citant l'auteur tant et tant qu'il n'y a plus d'analyse, on est dans l'obligation de pénétrer, creuser, investir le sujet. C'est comme cela que je le conçois : vivre avec le poète son processus de création autant que ce soit possible, fusionner sa matière poétique jusqu'à la brûlure. Il y a quelques bons retours mais il vaut mieux ne rien attendre et vivre ce moment de partage comme un enrichissement strictement personnel et, il faut l'espérer, ouvrir des pistes à quelques lecteurs et leur donner envie de lire de la poésie.

18. H. B. : Parle-nous de cet autre volet important de ton parcours poétique : « L'Animation et Présentation de poètes » dans différents Clubs, Associations, Cercles...Quels en sont les difficultés et les satisfactions ?

M. W. L. : Je n'ai pas eu l'opportunité de devenir enseignante mais j'ai toujours voulu partager puis transmettre ce qui me tenait à cœur. Je ne vais pas développer ici tous les volets de ma vie mais il fut un temps où je fréquentais des mouvements de jeunesse, des groupes, des associations variées dans lesquels chacun était sollicité ou pour son savoir ou pour ses passions. Je me souviens très bien de la première « conférence » qu'on

me suggéra pour un groupe d'adolescents : sur Kafka. J'étais d'autant plus intimidée que les ados posent souvent des questions inattendues. Cela s'est bien passé et j'ai été sollicitée très souvent par la suite. Les poètes que j'aimais avaient le beau rôle et je m'appuyais grandement sur eux. Cela m'a permis de prendre confiance en moi et de gagner la confiance des autres. Dans l'animation de groupes d'écriture on fait souvent des découvertes merveilleuses. Les « gens » ne sont pas si indifférents que cela, ils sont solidaires, curieux, inventifs.

19. H. B. : Tu as reçu des Prix. Que penses-tu des Prix en poésie ? Et que représentent-ils pour toi tant du côté positif que négatif ?

M. W. L. : Quelques prix oui. Cela fait très plaisir d'être reconnue par les siens. Mais que dire ? Il n'y a que du positif puisque le lauréat c'est vous ! C'est tout de même un sentiment concret d'existence dans le milieu choisi.

20. H. B. : Dans ton chef-d'œuvre *Mémoire d'Absence*, tu as répété à plusieurs reprises en une sorte de refrain : « *Après les camps plus de lumière / Après les camps plus de chansons / Après les camps plus de poètes / Après les camps plus d'innocence...* » Quel sont tes sentiments aujourd'hui en ce qui concerne ce positionnement existentiel et métaphysique bien compréhensible ?

M.W. L. : Je m'appuyai sur ce qu'écrivait Adorno le philosophe allemand qui pensait qu'après les camps on ne pouvait plus écrire de poésie. Sans doute oubliait-il le pardon et l'espérance. C'est pourquoi le dernier vers dans mon recueil est bien : « *Après les camps, le poète écrit le nom de l'espérance* ». Il ne peut y avoir de vie sans espérance, ni de vie citoyenne, ni de vie familiale, ni de vie amoureuse, ni de vie poétique. Et malgré le choc que fut l'écriture de *Mémoire de la barbarie*, poèmes pour lesquels le leitmotiv est contraire à la chute, il y a ce final qui confirme qu'il y aura encore de la lumière et des poètes et que nous vaincrons

l'obscur et la barbarie. Il faut tout mettre en chantier pour que bonté et beauté coïncident. Toute mon œuvre, je crois, est éclairée par cette espérance.

BIOGRAPHIE

Monique W. LABIDOIRE est née à Paris pendant la seconde guerre mondiale. Ses grands-parents et ses parents, des émigrés hongrois ont fui le fascisme de leur pays en 1923 pour retrouver l'occupation nazie en France de 1939 à 1945. Son père est déporté et gazé à Auschwitz. Ces événements ont marqué l'enfant, puis la poète. Études secondaires au Lycée Edgar Quinet. Sa rencontre avec Guillevic en 1962 sera déterminante pour son devenir de poète. Elle n'a cessé d'animer des ateliers de poésie dans divers lieux tout en menant une vie professionnelle dans un cabinet d'études. Elle a animé, à Paris, pendant presque 20 ans le « Mercredi du Poète » où sont reçus les poètes contemporains dans toute leur diversité. Elle collabore à de nombreuses revues et participe à des colloques tant en France qu'à l'étranger.

Collaborations aux revues : *LittéRéalité* (Université de Toronto) *Poésie Première- Rimbaud- Revue-Poésie-sur-Seine-Jointure- Les Hommes sans épaules- Cahiers de la Baule, Diérèse et nombreuses autres collaborations ponctuelles*

Animation et présentations de poètes : Le Mercredi du Poète : Arts et Jalons, Aliénor, Société des Poètes Français, Pen-Club...

Grand Prix du Président de la République pour l'an 2000 pour ***Mémoire du Danube***

Grand Prix de la Ville de La Baule en l'an 2000 pour ***Mémoire du Danube,***

Prix Aliénor 2009 pour « ***Requiem pour les mots*** »

BIBLIOGRAPHIE

D'une lune à l'autre – Editions Alcyone – (2017)

Encres de Silvine Arabo

Memoire d'absence / Memoire d'assenza, Édition bilingue traduit en italien par Mario Selvaggio - Edizioni Universitaire romane - (2017)

Gardiens de lumière – Editions Alcyone – (2017)

L’Intimité du poème – Sac à mots-édition – (2014)
Avec une préface de Alain Duault

Dans le jardin obscur : Libre conversation sur la poésie
Monique W. LABIDOIRE, Alain DUAULT : Le Passeur éditeur (2014)

China Towns, gravures de Jacky Essirard – Atelier de Villemorge – (2014)

Un récit : Une enfance et un peu plus... Editinter (octobre 2010)

Mémoire d’absence : Editinter (octobre 2010)

Requiem pour les mots Editinter-janvier 2009

Un essai : « **S’aventurer avec Guillevic** » et **9 poètes contemporains** : Marc ALYN-Marie-Claire BANCQUART, Serge BRINDEAU, Andrée CHEDID, Charles DOBZYNSKI, Alain DUAULT, Daniel LEDUC, Bernard VARGAFTIG, Serge WELLENS. Editinter (Novembre 2006)

Soudaines sources – Sac à mots-édition – (Novembre 2006)

Les quatre éléments chez Robert Blanchet- tirage limité
Livre d’artistes, gravures de Robert Blanchet, Poèmes de Guillevic, Michel Butor, Jean Campa et Monique W.Labidoire- (2005)

Lointaines écritures (Editinter) 2005

Epeler le monde (écriture à deux voix) avec André R. Labidoire (L-G-R)

Peuplement de la parole (Editinter)

Littoral – Livre d’artiste - Gravures Jean Guy Rousseau
Atelier de Villemorge-tirage limité-

Jardin dans la presqu’île (Alain Benoît)

L’exil du poème (Librairie Galerie Racine)

Mémoire du Danube (La Bartavelle) Gravures de Marie Alloy
Préface d’Henry Bulawko

L’âne et la myrtille (La Bartavelle) Poésies pour enfants

Triptyque (La Bartavelle)

Natures Illimitées (Le Milieu du Jour) Postface de Guillevic

Géographiques (Le Milieu du Jour)

Cassures (S.G.P.)

Arythmies (S.G.P.)

Saisir la fête (Guy Chambelland) Préface de Guillevic - épuisé-

Le Maillon, la chaîne (Guy Chambelland) -épuisé-

Présente dans plusieurs anthologies dont :
Histoire de la poésie française du XX^e siècle V.3 de Robert
Sabatier

Et plus récemment :

Vous avez dit « Poésie » Sac à mots édition 2003

La pampa de l'absolu L.G.R. 2006

Les riverains du feu Le Nouvel Athanor

Membre du Pen-CLUB et de nombreuses associations
poétiques



Monique W. Labidoire et Eugène Guillevic,
1966 à La Forêt-Ste-Croix



Monique W. Labidoire et Eugène Guillevic.



Monique W. Labidoire avec Andrée CHEDID
au Mercredi du Poète



Monique W. Labidoire avec Alain Duault
devant chez LIPP après une lecture-
rencontre pour LE JARDIN OBSCUR



Monique W. Labidoire avec Lionel RAY à Saint-Malo lors de la remise du Prix Guillevic (Lionel RAY a été le premier lauréat du Prix Guillevic)



Monique W. Labidoire avec Hédi Bouraoui



Monique W. Labidoire avec Georges
Emmanuel Clancier au Mercredi du Poète

CHOIX DE POÈMES :

petite anthologie de l'œuvre de
Monique W. LABIDOIRE

Et puis

Elle déplisse les yeux
Son corps tout entier virevolte accompagne
Elle cogne les murailles arrache les ponts-levis
Arrime ses possessions les délie les partage
Unifie ses géométries déchiffre ses instants
Forge le volubilis illumine la pivoine
Écoute le colibri chanter son chant favori

Et puis

Elle gagne ses batailles
Tout ce qu'elle détient
S'enroule aux balcons des maisons
Ses serremments se font opéra
Tout ce qu'elle pressent dicte ses convenances

Elle paraît une reine dans le Magnificat

In Cassures- Editions SGP

Poésie

Encre chaque jour le poème dans l'attente d'instant
différents, défier la parole, arrimer la corde de la
phrase, creuser, piocher, biner les vallées, mettre en
œuvre son minuscule territoire pour atteindre enfin
la démesure dans des zones où nul n'a pénétré de
cette façon-là.

Partager. Car le buvard boit l'encre et répète ses
secrets dans des petits tiroirs à facettes où des cœurs
indélébiles palpitent sans trêve.

Chercher - sa place. Pousser comme les racines du
fromager et s'éloigner des sorciers d'aujourd'hui qui
n'écoutent pas la symphonie.

In Géographiques- Editions SGP

Jardin de mer, jardin de terre, lieux où des dieux surgissent en écho à la lune, où chaque caresse initie le chant des fleurs quand le mot grave son tintement au pommeau de l'arrosoir et que bruit légèrement la source. Alors, le silence habité de murmures et de chuchotements tient parole.

Harpes et cornemuses font resurgir Ys de l'océan et la pierre mouillée de sel porte légende et longue chevelure. Au-delà, la pierre levée dans son jardin solaire marque l'heure du fest-noz. Bombardes et cris détroussent l'écume pour le creusement du granit. Les signes sont d'un ordre inconnu

*In Jardin dans la presqu'île -
Editions A.L BENOIT*

Comme un ressac, l'union des petites herbes et des roses étendent la mémoire de la pierre. Le tapis pascal de la nouvelle nature revendique son heure, sa présence. Le vent assoiffé de feuillage ne sait essuyer la larme de la rose, il vaque à ses travaux, entêté, indocile, imitant le sifflement du merle, se moquant des frissons les plus cachés. Crucifiée dans son propre calice la tulipe s'éloigne pour laisser place au rythme des saisons.

In Natures Illimitées - Editions SGP

Avant de se nommer Danube, le fleuve courbait ses rondeurs, recevait l'ombre des grands sapins noirs, châteaux et monastères prenaient miroir d'eau, jetant semence et prière, les villes voilées de musique gardaient aux ténèbres les partitions apocryphes, la vieille Europe valsait sur les parquets au point de Hongrie, fascinée de soieries et de marbre.

Ceux qui vivent l'espace du Danube reconnaissent le chant de la terre, le rythme du poème au-dedans des choses, le balancement des tournesols sous l'orient qui décline chaque pétale, le centre s'accroche toujours à la tige qu'encore le feu ne cesse de brûler les lignes invisibles.

*In Mémoire du Danube -
Editions de La Bartavelle*

Tu marches sur le chemin, vers le ciel.
Et ta mémoire envahit tous ténèbres confondus,
toute liturgie. Le chandelier a consumé l'espérance
de la journée et le Danube ne recueille plus
qu'incandescence.
Le chant renverse la partition n'accrochant que des
noires gothiques.
Les barbares servent la soupe

Tu nourris d'os calcinés les heures blanchies de
chaux et l'ombre divagante parmi les fosses vomit
et crache le geste du cordonnier taillant la semelle
du soulier, le cliquetis joyeux des ciseaux contre le
matelas d'étoffe. Le pain de pavot gonfle les poumons
de vent et de sel.

Après les camps plus de lumière

...

Le temps d'hier régurgite çà et là des poisons mortels
et le barbare a perdu la mémoire. Il aveugle les
paysages de ses noirceurs sans secrets racontant
l'histoire de son oubli. Car sans mémoire, il peut vivre
dans la blancheur du site embourbé d'innocence.

Après les camps plus d'innocence

...

Je marche sur le chemin, vers ton ciel.
Ils disent boyau du ciel là où l'étroitesse du paradis
rassemble l'infini.
Et j'écoute ta voix au fond du précipice.
Et j'aspire chaque bulle d'air en limite figée dans la
glu de l'instant.

J'avance moi aussi après tant d'années d'exil de
la parole, j'avance dans le poème incarcéré de
conscience, dans cette langue étrangère de territoires
étranges, dans la culture du champ investi de
doryphores qui trouent les feuilles des pommes de
terre.

Après les camps plus de poètes.

*In Mémoire de la barbarie-
Editions de La Bartavelle*

Pétrie de douleurs, c'est vrai, mais toujours prête à recueillir de nouveau la semence, la parole fait surgir la lumière des tournesols, s'échange en pâture, hurle de vents contraires. Piquée d'ajoncs et de serpents, ruminant le jour et la nuit, s'assolant, s'inondant, se prêtant aux jeux interdits, saignant sous l'épée, boueuse, flétrie, parfois réconciliée.

In Triptyque- Editions de La Bartavelle

J'enrage d'écriture rouge et le sang de l'écrit empêche le battement de mes ailes. Je vole au-dessus des nuages, brisant le béton du ciel. À ma cheville le bracelet de pied maintient en esclavage les mots cadavres. Les mots, morts d'obscurité, s'alignent en rangs serrés, hirsutes, squelettiques et j'essouffle mon rêve pourri de certitude.

Je rimaille des vers sans pieds et sans mains. Mutilée du chant premier de la matière, je contemple, hébétée les grands chantiers des dieux démolis d'ouragan et de marteau-piqueur. J'agonise de n'avoir plus de vocalises pour sublimer le goût suave de l'espérance. J'irrite la page du poème en grattant les fonds de tiroir, je blesse les harmoniques et le silence.

*In L'exil du poème-
Librairie Galerie Racine*

Étranges voyageurs qui prenez pour tout bagage les mots, pour tout langage le poème, nourrissez votre feuille au lait maternel, décorez vos cheveux de perles et de cailloux et buvez à la source les sons portés par les vents du désert. Étranges voyageurs vêtus de voyelles arrondies, alourdis de pesanteur de terre et poussés par des forces erratiques qu'entraîne l'aventure océane, Sages murmurant les poèmes au cœur des cités perdues, dans le partage et la lumière, Sages restaurant les mots au sein des ossuaires, Vous saviez que seul l'écho des étoiles pouvait rassembler le chant à l'unisson des voix et que la pierre taillée de caresses savait donner réponse.

*In Soudaines Sources-
Sac à mots éditions*

La journée a répondu aux espérances pastorales et
celui
qui écrit missionne son esquisse par les prés, les
espaces où s'affrontent les fondements et les surfaces.
Les arbres rouges de fruits carillonnent les matines,
plaçant les vivants et les morts dans l'ancien monde.

Dans ce jardin, le poète donne naissance à sa
déraison d'amour.
Quelqu'un aurait-il réponse ?

In Peuplement de la parole- Editinter

Avant l'écriture, avant les signes, seule la nature est poème. Source, ciel, orage, arbre, la naissance de l'enfant est poème. Volcans, montagnes prennent grondements, la main immobile d'inconnu cherche son outil que déjà des chuintements émergent du chaos.

Ciel est nommé, terre est nommée. La lune et le soleil, le feu, le vent sont nommés. L'océan s'inscrit dans les roches donnant naissance aux lignes premières du poulpe et du corail. L'huître a pris manteau de granit sculptant l'épopée des lieux et le sable dans l'oracle de sa marée efface toute trace.

In Lointaines écritures- Editinter

... Maintenant, c'est moi qui marche sur le chemin, vers l'enfer. Là-bas ne suffit plus. J'avance dans les mots souillés de matières, dans ce lieu d'effroi tant de fois rejeté et ma gorge ne retient pas ses vomissures. Nous sommes ici et non là-bas. Pas plus que d'autres, nous ne pourrions raconter l'intimité des jours, les corps liquéfiés, les heures perdues, les lèvres brûlées de soif. Peu à peu le tremblement fait place à une colère étrangement contenue jusqu'alors.

...

Maintenant, la diaspora métissée aux couleurs de Babel écoute les paroles de toutes les tribus et c'est peut-être ici et là-bas que des mots vivants referont surface et dénoueront leurs chaînes. Après l'usage de la nuit, nous laverons les draps dans l'eau de pluie et plus jamais ils ne seront suaires pour enfermer nos morts, ils couvriront simplement d'amour nos couches d'espérance.

*IN MÉMOIRE D'ABSENCE
(AUSCHWITZ) EDITINTER*

L'intimité du monde

A tohu-bohu, à désordre, à bouleversement, l'instant répond sagesse et vigilance. L'arc-en-ciel dénature le chaos initial pour dévaler son étonnement et sa partition. Là, des morceaux du monde sont arrachés à la fureur, le regard s'arrondit à grandeur de planètes, le cœur fait coïncider ses battements aux pulsations de la terre. Le corps lui aussi baigne dans les étoiles et capte la lumière dans le feu de ses désirs. Un jour alpages, le lendemain ruisseaux répartis dans quelque étendue de nature, c'est ainsi que l'existence mène son avancée à l'intérieur des terresensemencées de paillettes d'amour, cependant que la ronce et l'aubépine s'unissent et pénètrent la perspective du poème.

*In L'intimité du poème-
Sac à mots éditions*

De la joie

Le monde noir de tourmentes et de sang dispose de notre temps de joie et de tristesse. Le désenchantement fait maintenant place à l'allégresse et il serait sans doute vain de ficeler nos cœurs dans le malheur. Il nous faut unir nos regards vers le chaud vers le froid, vers tous ces climats du cœur et de la raison qui s'approchent et se rejettent, se cherchent et se rejoignent sans immédiate certitude affinant mot à mot les matins de persévérance et trouver ensemble quelque eurhythmie profonde.

Du jour

Dans l'armoire du poète il y a des jours sans pain et beaucoup de morts, il y a des jours avec et des jours sans, il y a des chaises et des pierres. Il y a des rocs et l'océan. Il y a ce regard vers la terre, la mer, le ciel et le feu brûle le poème, attise la braise des mots qui s'envolent vers la lumière, copeaux de cendres en tourbillon dans nos cœurs.

*«Poèmes extraits du recueil Gardiens de lumière,
Publié par les Editions Alcyone,
© Editions Alcyone 2017.»*

Ancrer son chant

Ce soir, auprès de vous, le poème veut dire. Il déroule ses vers, rime aux anciennes règles, accommode ses minauderies et ses grimaces, perpétue dans un flot d'images les océans, les fleurs, les oiseaux de passage, glorifiant le silence, pleurant la disparition. De la nature le poème est fourbu. De la mémoire il veut tout oublier. Il trempe dans l'encrier les fruits de l'émotion crispant les mots les uns contre les autres appelant à l'aide le poète depuis trop longtemps pelotonné dans son lit de plumes.

Mettre le feu aux plumes ! ululent les chouettes.
Embraser les mots sans conscience ! hurlent les
coquelicots. Hisser bannières et pavillons au vent de
l'aventure balbutient les ménagères. Reconnaître les
territoires investissent les révoltés. Accueillir à notre
table barbares et profanes afin de partager le pain
le vin et le poème, suggèrent les fidèles. Attiser les
braises de la tolérance ! clament des voix multiples.
Enfin, répandre sur l'océan les cendres de ce qui fut
et s'éloignera à tout jamais de nos pactes.

Et pourtant fleur je porte mon regard sur ton mystère
comme sur la constellation. Tu viens d'un pays que
je ne connais pas. Comme les mots architecturent
la parole, ta corolle, ton parfum, le piquant de ta
tige, la douceur de ton pétale s'auréolent d'inconnu
et témoignent d'un futur respirable. Laisse-moi
fréquenter ta terre et semer mes mots sur la page
afin qu'ils s'épanouissent, vivent et périssent en
toute quiétude.

Il est temps de faire renaître la première et la troisième personne du présent. Je suis celle qui de mot en mot interroge l'écriture dans ses méandres et ses lumières, dans son sens et son non-sens, dans sa conscience et son indifférence. Celle qui persiste à arrondir la langue et à rejeter les angles morts. Nous sommes individus pluriels dans l'oxymore la plus totale et nous tentons de faire battre nos cœurs à l'unisson.

Toi aussi, oiseau de passage volant de terres froides en terres chaudes, tu accomplis ton temps de vie par le battement de tes ailes, animant de ton désir d'exister les compagnies fraternelles, accompagnant ta parentèle au bord des rivières, dans les forêts, sur les lacs, rugissant ton message contre le bruit assourdissant des cascades. Tu nous emportes vers des paysages nouveaux et des visages aux couleurs de la terre sourient et crient des mots bienvenus.

Inédits

CRITIQUES

Guillevic : Du quotidien vers l'universel

La poésie ne peut être définie, on le sait. On la vit ou on ne la vit pas — et la vivre c'est communier avec les choses, avec le monde en paix ou en fureur, avec cette vibration qu'on appelle la vie. Lire de la poésie, c'est vivre intensément quelque chose qui n'a pas de nom et qui est la vie secrète de tout ce qui nous entoure. C'est l'acte d'amour avec ce que nos sens nous font deviner.

Certains arrivent à vivre et à faire vivre à d'autres cette communion. Ce sont les poètes.

Monique Labidoire est poète. Elle donne cette communion avec d'innombrables choses dans leur intimité. Cela par les moyens les plus simples. Par l'acuité de ses sens en rapport avec son univers quotidien, elle parvient à se faire ouvrir l'universel. Chez elle, choses vécues ou rêvées prennent la dimension du monde et son langage à la fois plein et acéré, que depuis 30 ans je vois évoluer, se concentrer vers l'essentiel nous plonge dans une expérience et nous rend à nous-mêmes.

« *Postface de « Natures Illimitées »* »

Serge Brindeau : L'intimité du silence

Chez Monique Labidoire, les feuillages de l'imagination se déploient. Le « *corps tout entier* » participe au déchiffrement du texte. Le rythme auquel le poète a voulu s'accorder est semblable à celui des planètes, des océans. Il répond au balancier de la pendule. La tapisserie s'enrichit de significations renouvelées. Une lumière intemporelle, sans rompre les instants vécus, enrobe les objets. Dans l'intimité du silence, les plus riches partitions laissent découvrir des mélodies, des contrepoints inattendus...

...De l'orient au couchant, les signes quittent l'espace restreint où quelque pénombre tentait de les maintenir. La nuit, dont nous aurons suivi les méandres, s'est accouplée avec le jour.

Et le silence, témoin de notre passage, reste tout bruissant de formules, secrètes ou murmurées, qu'un poète, effaçant les frontières du profane et du sacré, voudrait transmettre avec confiance, toujours inquiet de l'essentiel.

Extraits d'une présentation faite à La Maison de la Poésie

Maurice Lestieux : la respiration du poème

Lorsque l'on aborde l'un des ouvrages de Monique Labidoire, on est d'emblée saisi par la respiration, le souffle, qui anime ces laisses de mots, ces versets comme des phrases musicales appelant, à la place juste où le sens le suggère, des soupirs ou des pauses que marque une ponctuation rigoureuse. Rigoureuse aussi, comme par respect du lecteur, l'articulation des ouvrages en suites offrant chacune sa couleur et son rythme...

Qu'on ne s'y trompe pas : Tout est poème ici.

Nous sommes bien aux origines du poème.

Au moment où celui, celle qui écrit, prend cette liberté, ce courage, de lire la nature, de nommer les choses, de les écouter.

*Extraits d'une présentation faite à
La Société des Poètes Français*

Alain Duault : La tension à l'œuvre

... On a le sentiment qu'aujourd'hui, son passé assumé, son identité reconquise, sa langue maîtrisée, ses convictions toujours claires, Monique Labidoire peut faire corps avec le monde et les mots pour nous offrir le meilleur de ce que ces années et ces livres ont mûri : « *La peau s'imprègne d'humus et c'est le corps tout entier qui s'unit au paysage dans l'inspiration nécessaire au poème* ». Cela vaut dans ces *Soudaines sources* des pages

admirables, jusqu'à cette adresse aux poètes : « *Sages, écrivains de poèmes, revenez vers nos rives incertaines, poussez le voile de la langue jusqu'aux terres fécondes, gonflez le ventre des femmes jusqu'à rondeur d'épopée* » ...

Poésie de haut vol, de haute respiration et de haute inspiration, poésie d'exigence et de clarté, écriture marquée par cette *tension à l'œuvre* qui lui donne sa force et son évidence, l'œuvre de Monique Labidoire a encore beaucoup à nous dire...

... Mais ce qui est beau aussi, simplement, fortement, c'est cette manière que possède Monique Labidoire de fixer des instants sans lourdeur, sans jamais souligner ou se laisser aller : poète sans trompette, elle a le trait ferme en même temps que bienveillant, délicat sans mièvrerie, porté par une évidence qui la met de plain-pied avec ce monde qu'elle aime et continue d'aimer.

*Extraits tirés d'une étude parue dans
le n° 38 de Poésie Première*

Thérèse Dufresne : l'espace du poème

Dans l'œuvre de Monique W. Labidoire, le poème est un espace, telle une personne en mouvement et en interrogation. Constituants de l'enveloppe invisible, le temps et l'espace deviennent discernables dans la moitié changeante de la nature, des êtres du poème. Le passage accéléré de l'ère bucolique à l'ère de la modernité a modifié la perception de ces deux dimensions mythiques que la poète évoque et invoque rappelant que demeure le partage entre les êtres de ce qui est, malgré les probables aléas de l'accélération du temps et du savoir : « *L'air, le vent, les eaux, les terres assoiffées, la forêt, toutes présences nommées partagent ce qui reste et s'unissent à la pierre, aux pâtures, au béton des cités* ». Vitesse et connaissance tangibles se sont imposées. Que sont-elles en regard des récits fabuleux des contes orientaux, de l'œuvre de Dante, de Pascal, de Mallarmé, se demande la poète...

... Recherche de grâce, d'élégance dans la durée, effleurant « *les substances universelles* » que chutes et abîmes tels des

regards catapultent l'instant d'un mot, d'une phrase, dans le passé, un ailleurs à la découverte de soi et de l'autre et cela à l'éclairage du grand écran du monde. Celui de la Shoah, des révoltes, des espoirs aussi bien que celui des effrois de l'enfance au souvenir...

*Extraits tirés d'une étude parue dans
le Volume 2 -2007 de LittéRéalité*

Jean-Paul Giraux : une expérience tourmentée

... En fait, la violence du monde ne saurait totalement s'absenter de l'œuvre de Monique W. Labidoire, et on sait pourquoi. Bien sûr, elle peut prendre des formes détournées, allusives. Cependant, même lorsque le mot impose ses contraintes (j'allais dire sa tyrannie !), il y a toujours dans ses meilleurs poèmes autre chose que le simple jeu littéraire, à savoir une expérience tourmentée où elle se trouve constamment confrontée au besoin de se dire et celui de résister à l'effusion, le besoin de répondre à la contrainte exercée par les mots et celui de raconter («épeler») le monde à travers son histoire singulière. Finalement, on se dira que c'est en elle-même qu'à chaque instant dialoguent les deux voix du poète, celle qui s'accorde seulement à la beauté des mots, celle qui entend mettre en lisière les débordements de l'émotion, celle qui se tient à distance des fièvres, et l'autre, celle qui intègre les noirceurs de la mémoire, celle qui ne se contente pas de recueillir le «*chant du rossignol*» (*Requiem*), celle qui revendique les mots du quotidien, ceux qui s'engagent, ceux qui témoignent aussi d'un monde habité par les loups.

Ainsi, la poésie de Monique W. Labidoire se réalise dans une sorte de dualité. Elle est parole écartelée où se côtoient les contraires, où la mémoire et l'oubli sont les deux pôles d'un même ressenti, où énoncer et dénoncer participent du même état des lieux. Une parole qui prend conscience que mettre la plume dans l'encre, c'est aussi mettre les mains dans le cambouis. Que choisir les formes d'un exil (dans le poème ou dans la vie), construire une œuvre qui fonctionne comme une

réflexion toujours inachevée sur ce qu'elle doit être, s'atteler à la restitution d'une actualité dans laquelle s'enroulent les atrocités de l'existence, c'est toujours et avant tout se compromettre...

*Extraits tirés d'une étude parue dans
le n° 68 de Poésie Première*

Jean-Louis Bernard : L'exil et l'absence

L'un des livres de Monique Labidoire a pour titre « L'exil du poème ». Mais son œuvre presque tout entière est poème de l'exil. Née à Paris pendant la seconde guerre mondiale de parents exilés de la Hongrie, elle est elle aussi exilée de sa famille et de sa langue d'origine en raison de l'occupation nazie. C'est son recueil « Mémoire du Danube » qui creuse l'essentiel de sa poésie. Le passé est un mélange non homogène de mémoire, fiction et rêve. « *Les temps de tribus* », « *Les douceurs ottomanes* », « *L'archet tzigane* », lui furent transmis en une nostalgie par une famille venue chercher un peu de liberté.

Qui pourrait penser que l'immense amour des mots de la poète ne se désaltèrera pas à cette source ? Cet amour à la fois charnel et raisonné que la petite Monika éprouvera immédiatement pour la langue française, amour qui finira de la faire passer d'une terre à l'autre...

... Monique Labidoire vit-elle en terre d'exil ou en terre de racines ? L'océan qui baigne l'île sur laquelle la poète est exilée lui dicte des silences qu'elle essaie de retranscrire en faisant appel à la mémoire du perdu, ce perdu qui nous apprend nos racines en toute terre où nous sommes, y compris l'exil. C'est ce que nous offre la locutrice dans son œuvre sans jamais y déroger. Ce faisant, elle poursuit, de livre en livre, son apprentissage de la distance : « *Au feu qui agite les fièvres, brûle les passions, répand les mots dans les phrases (le poème) conseille distance et sagesse* ».

Bien sûr, parler d'exil, c'est parler de lisières, de frontière. Cette frontière que regarde le veilleur et que traverse le passeur. L'exilée-poète demeure sentinelle pérenne croissant

inlassablement à la recherche de la demeure inexistante. À partir de là pourrait naître la réconciliation entre Histoire (mémoire) et Géographie (territoire), artificiellement opposées par l'homme au prix de l'innommable que Monique Labidoire connaît bien pour en avoir senti le souffle. Nous apprendrions alors à renouer le dialogue avec le seuil, en même temps qu'appivoiser l'absence et trouver **peu** à peu notre rythme intérieur. C'est ce que la poète nous donne dans ses derniers livres où règne cet oxymore que je qualifierais volontiers de « réalisme vibrant ».

En ce sens, Monique Labidoire est indiscutablement une poète du réel, ce réel qui procède du manque, d'une blessure. Elle construit à partir du néant qui l'a personnellement frôlé et englouti son père. Et peu à peu, elle transforme ce néant en vide, ce vide complice du surgissement, ce vide fondateur qui change un homme ou une femme en être conscient du chemin et non du but...

*Extraits tirés d'une étude parue dans
le n° 34 des Hommes sans épaules*

Martine Morillon-Carreau : la respiration de l'univers

L'important, depuis toujours pour Monique Labidoire, est que le poème vive « son rythme élémentaire ». Et, pour parvenir à cette authenticité, cette justesse, les mots du poète doivent rester en prise avec le monde tel qu'il est, savoir l'écouter, au besoin « *crier avec lui* » – jusqu'à saisir la respiration de l'univers : une constante dans cette œuvre, qui compte à présent plus de vingt-cinq de titres.

Très vite, en effet, confrontée dans sa petite enfance aux tragédies de *l'Histoire avec sa grande hache*, selon la terrible formule de Perec, Monique Labidoire accueille sans crainte au poème, avec les multiples formes du malheur qui peuvent accabler les hommes, les « *mots saignants qui n'ont rien d'autre à faire que déchirer toutes les pages du livre* ». Mais ce courage de la mémoire et de la dénonciation n'entraîne ni pessimisme ni désespoir : l'œuvre, qui donne également sa part à la vie et à

l'espérance, sait aussi évoquer le souvenir des « *marrons dans la cour de l'école* », « le goût des fruits, l'odeur des rues » ou la splendeur des « *champs de tournesols* » de l'enfance.

C'est qu'il s'agit ainsi, obstinément, par les mots, de « *montrer présence au chaos* » – magnifique formule, où l'on perçoit tout à la fois la lucidité existentielle de la poète et la ferveur, la force vitale d'une écriture par ailleurs très maîtrisée : les poètes demeureront des *Gardiens de lumière*.

Texte Inédit

Bernard Fournier : Creuser le présent

Il s'agit de creuser le verbe comme le faisait « le poète assemblant mots et planches afin que la demeure tienne, à la verticale du ciel, pour un temps à jamais enchevêtré de liens invisibles ». Guillevic demeure présent chez Monique W. Labidoire comme le révèle le déterminant « du », qu'il avait employé pour *Du Domaine* en 1977, pour attester de l'immensité du travail quotidien : il ne s'agit pas de tout dire sur la joie ou la mélancolie, mais simplement d'en exprimer un peu, comme le dit la première partie, chaque jour, chaque nuit.

Le constat pessimiste de Guillevic tient toujours : « *dans l'armoire du poète il y a des jours sans pain et beaucoup de morts* », cependant que « *nos voix tentent de gravir l'échelle sacrée du monde et battent au rythme de nos désirs* » comme une réponse d'optimisme fondée sur l'être.

Mais comment s'exprimer, alors, pour qui « *veut prodiguer le bonheur de l'écoute* » ? Monique W. Labidoire répond par cette promesse : « Pas de conjugaison de temps mais un présent de mémoire toujours en vie », pour un meilleur avenir. C'est pourquoi l'écriture demeure le souci principal du poète : « *Mais tenter le poème n'est qu'un combat pour rester dans la présence du monde et la mémoire de ce qui fut* ».

Avec une science du travail poétique, Monique W. Labidoire creuse le présent pour tenter d'approcher la signification au plus près, sachant que celle-ci pourtant est inaccessible. C'est

dans le geste, dans le travail, dans la poïétique que la révélation s'opère parce qu'« *il y a peut-être une éternité du jour* », dans le présent.

Paru dans le n° 44 des Hommes sans épaules

Hédi Bouraoui : Éclairer la réalité

... La confrontation entre le jour et la nuit permet au poète une sorte de dialogue, ou plutôt un échange des aspects lumière-obscur, inscrivant en premier la joie lumineuse du plaisir et de la beauté, de l'intimité, et de la profusion des parfums, des plantes et des fruits. Ici dans la nuit, c'est l'angoisse, mais aussi le repos même d'un brin d'herbe en attente de la lumière lunaire. Parfois, la nuit et le jour deviennent des personnes, ou plutôt des personnages amoureux : « *Nuit rêve d'amour avec Jour. / Et Jour vient à la Nuit* ». Le dialogue intime entre le jour et la nuit « *ordonne ou désordonne... les mots téméraires du poème alors que l'écriture questionne simplement* ».

Dans la constellation de ces deux jalons du temps, il s'agit souvent de la création poétique, du comportement temporel, de tous les membres du corps comme de toutes les facultés de l'esprit. Parfois, nous assistons à un véritable « Art poétique », tel que Monique Labidoire le conçoit. L'univers de Monique Labidoire vise toujours le côté positif de l'accord, de l'harmonie, de la coopération, de l'espoir, de tout ce qui fait la vie. Voir la dialectique de ce fragment : « *Le pied écrase un peuple de fourmis tandis que la main recueille l'oisillon tombé du nid. Le noir et le blanc accordent leurs violons et font grincer les cœurs* »

Mais qui sont ces « *Gardiens de la lumière* » ? Ce sont, je le crois, les Poètes qui portent le Flambeau de la poésie pour nous éclairer de la connaissance de toute réalité vécue ou rêvée, et de tout imaginaire possible ou souhaitable.

*Extraits tirés d'une étude parue
dans la Revue CMC Review*

Robert SABATIER

Monique LABIDOIRE a publié «Saisir la fête» en 1967 avec une préface de Guillevic dont la manière plane sur bien des poètes, tout au moins pour l'emploi d'une forme dont il est le pionnier. Dans «Arythmie», elle cherche les rapports entre l'écriture et le temps, la musique, les signes, le corps et elle s'engage physiquement et intellectuellement dans des poèmes d'une parfaite efficacité»

Paru dans *La Poésie du Vingtième siècle Tome 3*



Imprimé au Canada à l'Université York
4700 Keele Street
Toronto, Ontario
Canada
M3J 1P3
printing.info.yorku.ca